l'Humanité
JEUDI 5 NOVEMBRE 2026



Amoureuse, fous, boxeur, malfrat… Robert Seethaler esquisse ses personnages en deux lignes.
ANI KURTI/ISTOCK

Un roman où l'Autriche a l'âge de ses artères

LITTÉRATURE Robert Seethaler parcourt en tous sens, du haut en bas et d'hier à aujourd'hui, une rue de son pays, dans laquelle il explore, avec un art subtil de la description et du détail, l'existence de toute la population.

***La Rue*, de Robert Seethaler, traduit de l'allemand (Autriche) par Élisabeth Landes, Sabine Wespieser éditeur, 224 pages, 22 euros**

Une des manières de repousser l'air ambiant consiste à ouvrir grand la porte et à regarder dehors. C'est ce que fait l'Autrichien Robert Seethaler. Après *le Champ* (Sabine Wespieser éditeur, 2020), où un homme écoutait l'essaim de voix surgies d'outre-tombe, et *le Café sans nom* (2023), où le lecteur observait l'humanité enfumée d'un bistrot viennois, voici *la Rue*. Une de celles, étroites, des petits bourgs d'Autriche, avec « *ses dalles du trottoir en granit grossièrement taillé* ». Un narrateur omniscient l'arpente par tous les temps durant un an. Le lecteur se familiarise avec les boutiques à l'ancienne. Des dialogues d'une ligne font vivre la prose. Le seul vrai personnage du livre, c'est elle, la rue.

L'auteur l'observe, de la cave au grenier, depuis les toits où un gamin dégomme des pigeons au lance-pierre, jusqu'aux caches où des hommes ont été torturés. Dans l'arrière-salle du bistrot La Lune d'or, on boit sec en dégoisant sur les voisins. À l'écart, il y a cet homme méfiant : « *Les gens me trouvent un peu bizarre. On cause déjà sur moi, à la boulangerie.* » L'auteur fait un sort à chacun, n'oublie personne dans sa mosaïque narrative. Le docteur Aysal : « *petite mallette et calvitie qui brille à la lueur des réverbères* », ou le curé qui sent l'encens et le liquide vaisselle. Au mitan de la rue, il y a la « *Lueur du soir, (…) maison des vieux* », et ses locataires. Sans oublier les requins promoteurs qui ne pensent qu'à soudoyer les autorités, acheter un syndic, déloger tout le monde et défigurer à terme la vie du quartier. Un racisme à bas bruit circule dans le texte comme un filet d'eau insistant. « *Avec ces gens-là* », dit-on sous couvert d'anonymat. « *Il y en a trop* », « *Ils se répandent partout* ».

La rue a une sacrée mémoire. L'un des vieillards de la Lueur du soir se souvient qu'à l'endroit où tel arbre a été planté, il y avait jadis un cratère de bombe. Ce va-et-vient

entre passé et présent irrigue le livre, par ailleurs riche d'une suite d'instantanés captés avec la précision d'une caméra.

La rue de la Lande – c'est son nom – est plutôt populaire : ouvriers, employés, un mécanicien, une veuve de guerre, un gardien d'immeuble, des commerçants, beaucoup de vieux trop pauvres pour vivre chez eux. Des fous, une amoureuse (la fleuriste), un boxeur, un malfrat… Robert Seethaler esquisse ses personnages en deux lignes. On parle sans guillemets. Des brèves de comptoir parsèment les pages. Dans la rue, tantôt animée, tantôt déserte, le temps s'écoule avec ses furtifs indices de réalité atmosphérique : « *(…) à quatre heures, en hiver, les réverbères s'allument. (…) Les toits sont noirs. Encore à peine visible, la fumée au-dessus des cheminées.* »

SIGNES D'INQUIÉTUDE

Une discrète petite voix poétique se mêle à la prose. Ainsi, « *les femmes sont belles en hiver. Leurs petits visages blancs dans leur écrin de fourrure* ». Sans doute un vieillard qui se souvient, puisque « *personne ne porte plus de fourrure, de nos jours* ». Contrebalançant le réalisme du style, Seethaler multiplie les signes d'inquiétude. Des pigeons meurent en tas. Les livres du nouveau libraire moisissent. S'agit-il de la vrillette, ce « *ver du livre* » ? À terme, la librairie disparaîtra, remplacée par une baraque à frites. Enfin, d'autres figures locales agitent les lignes, comme peintes à contre-emploi : les flics ! En sous-effectif chronique, ils sont décimés par une épidémie de grippe. Quant aux promoteurs, ils planent sur la rue comme les vautours sur un cadavre.

Avec *la Rue*, Robert Seethaler, né à Vienne en 1966, offre une radiographie originale d'un organisme vivant assez peu traité en littérature. Il montre ce qu'était, au début de ce siècle, la rue d'une petite ville d'Autriche, toute pleine de doléances et d'amnésie, déjà rongée par le présent de la marchandise. ■

MURIEL STEINMETZ

Feliza Bursztyn, femme libre

LITTÉRATURE Le romancier Juan Gabriel Vasquez apprend la mort d'une sculptrice qu'il n'a jamais connue, et la fait revivre, entre la Colombie autoritaire et le Paris des artistes exilés.

***Les Noms de Feliza*, de Juan Gabriel Vasquez, traduit de l'espagnol (Colombie) par Isabelle Gugnon, Seuil, 302 pages, 23,50 euros**

C'est dans un recueil du prix Nobel Gabriel Garcia Marquez que Juan Gabriel Vasquez tombe sur un article consacré à « *la sculptrice colombienne Feliza Bursztyn, morte de tristesse le 8 janvier 1982 à 22 h 15 dans un restaurant parisien* ». La première question qui lui vient à l'esprit, avant même de se demander qui elle était, est « *pourquoi "de tristesse" ?* ». C'est peut-être ce qui déterminera la décision d'écrire ce livre.

Quinze ans passent. D'autres questions viennent. Qui était-elle ? Pourquoi Garcia Marquez en sait-il si long sur elle ? À Bogota, puis dans un café de la place Maubert, à Paris, Juan Gabriel Vasquez interroge Pablo Leyva, le mari de Feliza Bursztyn. Feliza et Pablo étaient invités au restaurant par Gabriel Garcia Marquez et son épouse, de passage à Paris. Quelques instants après son arrivée, Feliza s'effondre. On ne pourra pas la réanimer. Peu à peu se dessine un portrait de femme, au fil des souvenirs de Pablo, et des recherches de l'auteur, aussi journaliste.

Feliza arrive à Paris une première fois en 1957. Elle fuit un premier mari qui, d'un coup de poing, a brisé les os de sa main. Il ne supportait pas sa passion pour l'art. Il l'avait pourtant rencontrée à New York, où ils étudiaient tous les deux la peinture. Elle fuit aussi la violence d'un pays dirigé par une junte militaire. Avec Jorge Gaitan Duran, un poète taxé de communisme, elle s'installe à Paris, s'inscrit à l'académie de la Grande Chaumière à Montparnasse, à deux pas du restaurant où elle finira sa vie. Elle étudie avec Zadkine, Giacometti. Avec César, elle apprend la soudure, s'expose aux particules et aux gaz qui attaquent ses poumons.



Juan Gabriel Vasquez. BÉNÉDICTE ROSCOT

Son dernier séjour à Paris aussi est une fuite. Elle a été emprisonnée, accusée de castrisme, comme d'autres opposants de gauche, à commencer par Gabriel Garcia Marquez. Plus grave, on l'accuse de trafic d'armes pour le compte du M19, mouvement révolutionnaire des années 1970 – Gustavo Petro, président de la République de 2022 jusqu'à l'arrivée au pouvoir de l'avocat d'extrême droite de la Espriella, en août 2026, y avait d'ailleurs milité. Elle a divorcé, s'est mariée avec Pablo Leyva, un chercheur écologiste. Ils s'installent dans le plus grand dénuement rue de Bièvre, en face de l'appartement de François Mitterrand.

> L'auteur reste obsédé par les « forces incontrôlables de l'histoire et de la politique ».

Dans un Paris qui est encore une terre d'accueil pour les exilés, où subsistent les traces des artistes qui ont façonné un Montparnasse en grande partie disparu, le roman fait vivre cette inconnue, assoiffée de liberté, « *amoureuse des gens* ». Son destin, entre la Colombie et la France, se tisse de l'histoire complexe de ces deux pays.

En écrivant ce portrait, l'auteur n'abandonne pas sa « *vieille obsession des forces incontrôlables de l'histoire et de la politique* ». Feliza Bursztyn incarne « *la façon dont elles bouleversent la vie des individus* ». Avec cette femme, « *rien n'était simple (…) à commencer par son nom* », nom juif polonais difficile à prononcer, lieu d'innombrables erreurs. Sans parler de son prénom, Feliza, qu'elle a elle-même inventé. Mais grâce à Juan Gabriel Vasquez, nous pouvons l'appeler « liberté ». ■

ALAIN NICOLAS

LA CHRONIQUE PHILO DE CYNTHIA FLEURY



JULIEN JAULIN/HANS LUCAS

Adolescents politisés

Depuis la mi-septembre 2026, le mouvement lycéen né sur des revendications très concrètes – des solutions aux postes non pourvus, classes surchargées, bâtiments dégradés et indignes – s'est étendu à plusieurs centaines d'établissements, mais la violence des derniers événements, comme l'agrégation d'autres mouvements tendent à confisquer leurs mots d'ordre. Pourtant, les exigences des lycéens – service public, des réponses aux inégalités entre établissements et à un rapport anxiogène à l'avenir – renvoient à une question que la science politique française a longtemps tenue pour secondaire : que savent, que pensent, que ressentent politiquement des adolescents qui ne votent pas ?

C'est cette question qu'Annick Percheron a posée la première. *L'Univers politique des enfants*, publié en 1974 et réédité en 2026 aux Presses de Sciences-Po, prolonge des enquêtes menées dès les années 1960. Sa méthode est simple : plus de 500 élèves de 10 à 15 ans réagissent affectivement à une centaine de mots du vocabulaire politique (« j'aime », « je n'aime pas », « je ne connais pas ») et livrent les deux premières images que leur évoquent neuf mots-stimuli (syndicat, vote, police, gouvernement, loi, citoyen, la gauche, la droite, président). Le résultat a valeur de rupture : « *L'univers politique des enfants n'est ni amorphe*, écrit Percheron, *ni indifférencié, ni simplement calqué sur celui des adultes.* » Dès 10-14 ans existent des déterminations propres, qui structurent une représentation du monde. Annick Percheron en tire cinq figures : les « sans-opinion », ignorants de l'actualité ; les proches de la droite par conformisme, sans savoir pourquoi ; ceux qui penchent à droite sans accepter tout le système ; ceux qui se sentent de gauche avec une réelle connaissance des phénomènes politiques ; et des enfants pleinement politisés mais refusant le jeu des partis et les mécanismes du système. Cinquante ans après, l'enquête fondatrice reste un programme plus qu'un vestige. Que serait, aujourd'hui, son équivalent ? Sans doute faudrait-il reprendre le dispositif affectif (aimer, ne pas aimer, ne pas connaître) en y ajoutant ce que les années 1960 ne connaissaient pas, à savoir les réseaux sociaux, qui font circuler le politique avant toute médiation scolaire ou familiale, et une défiance que les données récentes rendent massive.

Les enquêtes disponibles (enquête Ipsos/BVA, 2026) mesurent surtout l'opinion des 18-29 ans, et elles convergent : 78 % jugent que les responsables politiques « préparent mal leur avenir », quatre jeunes sur dix seulement déclarent s'intéresser à la politique, et 83 % estiment les décideurs déconnectés de leur réalité. Autant dire que le geste d'Annick Percheron – demander aux enfants eux-mêmes, avec leurs mots, ce qu'ils savent du monde – n'a rien perdu de sa pertinence. ■